François-Emmanuel BOUCHER, Sylvain DAVID,
Maxime PRÉVOST, dirs, *Mythologies du superhéros.
Histoire, physiologie, géographie, intermédialités*

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Acmé, 2014, 260 pages

David Peyron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9882>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9882](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9882)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 362-364

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

David Peyron, « François-Emmanuel BOUCHER, Sylvain DAVID, Maxime PRÉVOST, dirs, *Mythologies du superhéros. Histoire, physiologie, géographie, intermédialités* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9882> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9882>

d'expression française constitue l'essentiel du corpus analysé : la portion... périphérique étant réservée aux autres littératures et langues. Mais, ce « défaut » tient clairement de la qualité de ce genre de projet : il faut se souvenir que l'événement scientifique dont les communications rassemblées sont le résultat est organisé en Bretagne... L'étendue et la complexité des contextes de création sollicités, la variété appréciable des langues de production et l'approche résolument transdisciplinaire, opérant à partir de perspectives multiples mais complémentaires, convoquée pour décrypter ces derniers font des *Littératures périphériques* une réponse ciblée, argumentée et convaincante aux questions essentielles posées à l'entame de l'étude. Contrairement à certains ouvrages nés dans des conditions similaires, celui dirigé par Nelly Blanchard et Mannaig Thomas frappe aussi par sa structuration cohérente et dynamique sous-tendue par des titres et sous-titres expressifs, lesquels situent d'emblée chaque contribution par rapport à la problématique centrale de l'ouvrage en même temps qu'ils justifient sa place dans le chapitre particulier :

Pierre Fandio

Griad, université de Buea, CMR
fandiopierre@yahoo.fr

François-Emmanuel BOUCHER, Sylvain DAVID, Maxime PRÉVOST, dirs, *Mythologies du superhéros. Histoire, physiologie, géographie, intermédialités*. Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Acmé, 2014, 260 pages

À première vue, aborder les superhéros à l'aune de la question du mythe paraît relever de l'évidence. En effet, comme le notent les directeurs de cet ouvrage collectif, ils sont souvent considérés comme les « demi-dieux d'un monde sans Dieu » (p. 5). Ils s'inscriraient alors dans un processus social de sécularisation impliquant, non pas une disparition totale du religieux, de la ritualité et de la valeur édifiante des récits issus de textes sacrés, mais d'une acceptation de la non-transcendance de ces objets de culte qui conserveraient toutefois une essence théologique. C'est en effet un discours très présent dans les médias ainsi que dans la pensée collective. Cependant, dès que l'on se penche sur différentes tentatives de circonscrire le phénomène mythologique et celui des superhéros à l'aide de définitions transversales, les choses ne sont pas aussi simples.

Les auteurs notent qu'il serait très exagéré de parler de véritable mouvement religieux et donc d'en référer à la définition la plus classique du mythe pour expliciter l'engouement autour de ces personnages issus des

comic books des années 40. Cela pourrait conduire à une forme de décontextualisation par l'universalité qui voudrait que, de tout temps, tous les récits populaires aient eu la même forme et répondaient aux mêmes enjeux. Au contraire, il s'agit de montrer que si les superhéros ne rentrent pas dans une définition simple, ni ne sont assimilables à toutes les formes précédentes, c'est qu'ils disent quelque chose de l'époque qui les a vus naître et évoluent avec elle. Pourtant, les auteurs n'échappent pas à un retour de la religiosité, ce qui peut conduire à certaines expressions quelque peu contradictoires et à l'idée que « le mythe peut exister hors de toute religion devenant par le fait même, aux époques modernes et post-modernes, une forme de religion de substitution » (p. 9). Le mythe contemporain (qu'il soit superhéroïque ou non) est-il alors une part du phénomène religieux ? Est-il, à lui seul, une nouvelle forme de religion laïque ? Ces questions resteront non tranchées, mais cette ambiguïté sur le statut mythique de la figure du superhéros et sur la forme contemporaine du concept de mythe, plutôt que d'être une limite, permettra à chaque auteur de s'emparer des deux éléments et de tenter d'y voir des points de convergence. C'est d'ailleurs ce qui est indiqué d'emblée lorsque les auteurs insistent sur le fait qu'il s'agit surtout d'extraire du concept de mythe un certain nombre de traits qui sont transposables à la culture populaire (p. 14). Il s'agit donc de mettre en avant les points communs plutôt que les différences, quitte à mettre de côté ce qui sépare les deux formes de récits, et de faire des traits du mythe pris isolément des clés d'analyse historique ou textuelle.

L'histoire est d'ailleurs le premier thème abordé avec trois articles éclairants sur les filiations que peut avoir le genre superhéroïque avec d'autres formes culturelles. Ainsi Michaël Meyer (pp. 27-46) note-t-il une corrélation entre les spectacles de foire et leur exposition de corps musculeux, la montée en puissance du culturisme et la manière dont sont représentés les superhéros. Il s'agit d'une histoire qui s'inscrit alors dans celle plus vaste de la virilité et de la mise en scène du corps masculin. Les deux autres textes portent sur des rapprochements avec d'autres figures de la culture populaire. Pour Maxime Prévost (pp. 47-67), il s'agit en premier lieu d'Asterix, Obélix et de Porthos, le plus surhumain des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas. L'auteur reste très prudent, voire critique, à juste titre quant à un usage abusif de la notion de mythe fort dévoyée. Il avance toutefois que l'on trouve chez toutes ces figures une forme mythifiée non seulement des péripéties, mais des relations entre les personnages fonctionnant souvent en équipes soudées par une forte amitié. Une autre comparaison

est faite avec Sherlock Holmes dans le texte de Natacha Levet (pp. 70-82). L'auteure remarque que beaucoup d'éléments qui seront au cœur de la culture superhéroïque étaient déjà en germe chez le héros d'Arthur Conan Doyle. Du point de vue industriel, il s'agit avant tout de sa très rapide intermédialité qui a vu le personnage devenir récurrent au cinéma, en séries télévisées ou sous forme d'illustrations, qui contribue à iconiser le personnage. Du point de vue du récit, l'opposition entre un héros aux capacités surhumaines et un super vilain (Moriarty chez Sherlock Holmes) apparaît ici comme fondatrice.

La seconde partie de l'ouvrage traite ensuite de la physiologie du superhéros. Nous quittons alors les formes originelles pour traiter véritablement des héros en eux-mêmes. Reprenant du concept de mythe son caractère explicatif des origines (étiologique), Marc Atallah (pp. 86-96) revient sur les moments de basculement où le protagoniste devient superhéros. À partir de nombreux exemples plus ou moins récents, il avance que cette mécanique de la transformation souvent accidentelle est liée aux angoisses sociales dystopiques autour de la science, remettant en question un autre mythe, celui du progrès. Anthony Glinoe (pp. 98-99) se fonde sur la série de *comics* intitulée *Uncanny X-Men* pour initier une « réflexion psychosociologique sur les groupes représentés dans la littérature (ou ici la bande dessinée) » (p. 98). Il interroge notamment la thématique de la cohésion d'un groupe aux intérêts et pouvoirs aussi disparates que l'est celui des X-Men créés par l'auteur culte Stan Lee. Il en conclut qu'il s'agit d'une complexe négociation permanente qui est liée à la volonté des membres et donc permet de différencier un groupe (qui sait en être un) d'un groupement (qui ne l'est que d'un point de vue externe). Jean-Pierre Thomas (pp. 114-126) traite lui d'un sujet fondamental dans la culture populaire, celle de la mort du héros. Il note avant tout que celle-ci n'est que rarement définitive et constitue alors un ressort narratif très efficace permettant de mettre de l'enjeu et de la fragilité dans un univers où les personnages apparaissent souvent quasi invulnérables. Enfin, pour conclure les questionnements physiologiques, Ruth-Ellen St. Onge (pp. 128-145) analyse le rapport au religieux et à la subversion de ses mythes dans le *comic book* *Preacher* de Garth Ennis et Steve Dillon.

Intitulée « Géographies », la troisième partie de l'ouvrage porte sur la manière dont le genre très américain des superhéros peut se trouver déplacé dans d'autres aires à l'heure d'une culture populaire mondialisée et post-coloniale. Deux textes portent

sur des formes relativement anciennes : *Superdupont* de Jacques Lob et Marcel Gotlib dans l'imaginaire français pour Mathieu Bélisle (pp. 150-161), ou encore l'œuvre de l'auteur de mangas japonais Osamu Tezuka pour Vincent Manigot (pp. 177-189). Dans le premier cas, il s'agit de traiter des questions de la parodie et de la réception française du genre puisque Superdupont – créé en 1972 – est un héros qui caricature le patriotisme des superhéros de l'âge d'or et donc « il concentre en sa personne tous les clichés, tous les poncifs qui renvoient à la culture et à la tradition française » (p. 153), une manière pour les auteurs de souligner par l'absurde une fin de grandeur qui correspond au crépuscule des Trente Glorieuses. Le texte suivant permet d'ouvrir sur une approche non occidentale du superhéros avec l'usage des androïdes chez Osamu Tezuka, créateur en 1952 du fameux Astro Boy. Cela permet d'aborder des questions plus typiques de la culture populaire japonaise comme le lien entre être artificiel et être humain qui renvoie à des considérations très actuelles sur le post-humanisme. Un seul texte de ce chapitre est consacré à des formes contemporaines, il s'agit du fort riche essai d'Amandine D'Azevedo (pp. 164-175) sur la manière dont le cinéma indien (souvent à tort englobé sous l'appellation de Bollywood) s'est emparé de la figure du héros aux capacités surhumaines. Selon l'auteure, il faut remettre en cause l'idée d'un isolement de ce cinéma face aux productions issues d'autres pays car la montée en puissance du superhéros à Hollywood, là comme ailleurs, a énormément influencé les représentations locales. Toutefois, et c'est là tout l'intérêt de ce syncrétisme, cette figure se trouve transfigurée par les enjeux locaux (en particulier les relations familiales spécifiques) et les mythes religieux plus nationaux.

La dernière partie porte plus spécifiquement sur l'intermédialité du genre superhéroïque. On peut d'ailleurs s'interroger sur la pertinence d'un tel découpage, tant les autres chapitres portaient déjà souvent sur des déclinaisons du genre bien au-delà de ses *comics* sans que cela soit questionné. Les textes n'en demeurent pas moins des apports intéressants à l'ensemble, à commencer par le premier qui étudie la manière dont la vie superhéroïque peut servir d'allégorie du quotidien dans la série québécoise *Les Invincibles* étudiée par François-Emmanuel Boucher (pp. 194-208). En effet, dans cette fiction, les protagonistes sont des humains « normaux » mais dont la vie est mise en scène par l'un d'entre eux sous la forme d'aventures issues de *comics*. Cette confrontation d'univers pose alors la question de l'évasion et de l'élévation par la fictionnalisation de

soi. Le thème du quotidien est aussi celui qu'aborde Célia Sauvage (pp. 210-220) mais cette fois dans les films et sous l'angle de la manière dont celui-ci est géré par des superhéros qui doivent aussi appréhender des contingences ordinaires. L'auteure montre que, dans les films récents, une grande partie des enjeux reposent sur la négociation fragile entre une vie aventureuse et des intrigues amoureuses, familiales ou professionnelles qui restent marquées par des interrogations plus classiques que viennent souligner les péripéties. Enfin, le dernier texte de cette partie est le seul qui questionne véritablement ce qu'un changement de support fait au superhéros puisqu'il s'agit d'une analyse de la comédie musicale de Broadway consacrée à Spider-Man (pp. 222-234). Malheureusement, l'essai de Luc Vaillancourt s'avère décevant puisqu'il tend à être avant tout une critique du spectacle concluant à l'impossibilité de réussir à transposer la forme du récit de superhéros en comédie musicale. On voit mal alors comment la possible mauvaise qualité de celle-ci en particulier peut justifier une conclusion aussi générale.

Pour conclure, ce livre rencontre les écueils de tout ouvrage collectif, une certaine hétérogénéité du contenu et une difficulté en particulier à lier une définition englobante du mythe aux diverses manières d'aborder le genre étudié. On peut toutefois saluer l'éclectisme des formes étudiées et une volonté de ne pas se limiter à des thématiques déjà très travaillées. Il faut quand même souligner que, pour analyser la portée mythique et le succès incontestable du genre, il aurait pu être pertinent d'adjoindre quelques éléments sur le rapport du public aux superhéros. Si les fans sont mentionnés à quelques reprises, c'est toujours en partant de l'objet que sont faites toutes les interprétations du contenu. Se baser sur ce qui est fait par la population avec cette culture populaire et ce qu'elle lui apporte en termes identitaires, collectifs ou d'engagement fictionnel aurait véritablement conclu le tour d'horizon dont on ne peut toutefois pas remettre en cause la qualité globale.

David Peyron

Tactic, université Paris Ouest Nanterre La Défense
Kitsunegari13@gmail.com

Manuel CASTELLS, *Communication et pouvoir*.

Trad. de l'anglais par M. Rigaud-Drayton, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, coll. 54, 2013 [2009], 668 pages

Ce livre de Manuel Castells complète et approfondit sa trilogie consacrée à *L'Ère de l'information* (vol. 1, *La Société en réseau*, trad. de l'anglais par P. Delamare, Paris, Fayard, 1998 [1989] ; vol. 2, *Le Pouvoir de l'identité*,

trad. de l'anglais par P. Chemla, Paris, Fayard, 1999 [1997] ; vol. 3, *La Fin du millénaire*, trad. de l'anglais par J.-P. Bardos, Paris, Fayard, 1998 [1999]). L'objectif principal de cet ouvrage est d'analyser d'un point de vue sociologique les liens entre communication et pouvoir, au moyen d'une analyse des principaux réseaux économiques, médiatiques et politiques. L'auteur s'appuie sur de nombreuses études de cas et une diversité foisonnante de comptes rendus d'études et d'ouvrages. La bibliographie proposée en fin d'ouvrage recense plus de 900 références reflétant la dimension large et mondiale couverte par l'auteur dans ses réflexions et propositions.

D'abord professeur de sociologie et d'urbanisme, Manuel Castells s'est ensuite plus particulièrement intéressé à la société de l'information et aux transformations induites par le développement des réseaux de communication dont il est devenu une référence scientifique mondiale incontournable. Ses travaux ont été récompensés en 2012 par le prix Holberg décerné par le parlement de Norvège et généralement considéré comme l'équivalent du prix Nobel pour les sciences humaines et sociales.

La longue préface d'Alain Touraine (pp. 17-26) est particulièrement élogieuse : « Un des livres les plus importants des sciences sociales contemporaines, un livre qui nous est indispensable à tous pour nous orienter dans le monde changeant et confus que nous vivons » (p. 17). Elle rappelle aussi qu'« une théorie du pouvoir dans l'ère de la communication utilise les mêmes instruments fondamentaux d'analyse que celle du pouvoir dans les sociétés industrielles, en premier lieu l'asymétrie entre les acteurs » (p. 21). Et c'est bien sur cette thématique centrale du pouvoir que s'ouvre l'ouvrage.

Dans son introduction, Manuel Castells évoque son passé d'étudiant militant en Espagne et retient de cette époque l'asymétrie en termes de moyens de communication entre étudiants et gouvernement au sein d'un combat inégal : « Le pouvoir repose sur le contrôle de la communication, et le contre-pouvoir sur sa capacité à déjouer ce contrôle [...]. Le pouvoir de la communication est au cœur même de la structure de la société et de sa dynamique » (p. 29). L'auteur insiste sur les trois facteurs clés de la communication dans la construction des rapports de pouvoirs : les déterminants structuraux du pouvoir social et politique dans la société en réseaux, ceux des processus de la communication de masse, le traitement cognitif des signaux que le système de communication présente au cerveau humain, analysé dans son rapport avec des pratiques sociales d'intérêt